

Études littéraires africaines

Commonwealth, « The Postcolonial Imagination », Vol. 18, n°2, Spring 1996, Editions Universitaires de Dijon, 117 p, 80 F

Jean Sévry



Number 2, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1042639ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1042639ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sévry, J. (1996). Review of [*Commonwealth*, « The Postcolonial Imagination », Vol. 18, n°2, Spring 1996, Editions Universitaires de Dijon, 117 p, 80 F]. *Études littéraires africaines*, (2), 61–62. <https://doi.org/10.7202/1042639ar>

la tentation d'emprunter au fantastique des grands media. Mais cela est rare. L'auteur nous offre des visions saisissantes d'une rare puissance poétique : l'envol d'oiseaux aux yeux crevés (p. 142), la fleur malade (p. 225), des mascarades, la mère folle qui abandonne son enfant, le soulèvement des exclus, le cauchemar d'Ifi qui croit poignarder son mari, retourne le corps et aperçoit le visage d'Omovo (p. 250), peut-être le symbole d'une génération trompée, jouée et perdue. Le meilleur du style de Ben Okri pourrait venir d'une angoisse d'écoulement du corps en liquide ou boue fécale qui lui donne d'être un inimitable peintre de l'horreur et de la saleté urbaines où malgré tout, dans un acte héroïque qui fait de la simple survie un exploit épique, un peuple immense affirme sa dignité et son espérance. De l'émotion retenue aussi, pudique et profonde, dans les scènes entre le père et le fils, Omovo, qui font passer leur amour dont l'expression est interdite par la gêne et les conventions, mais qui fondamentalement n'a pas besoin de mots ou de gestes pour exister et être ressenti.

Un beau roman en définitive, incertain parfois, mais fort et généreux.

■ Michel NAUMANN

■ *COMMONWEALTH*, «THE POSTCOLONIAL IMAGINATION», VOL. 18, N°2, SPRING 1996, EDITIONS UNIVERSITAIRES DE DIJON, L17 P, 80 F

Cette revue est bien connue du monde de l'anglophonie, elle l'est peut-être moins de celui de la francophonie. La première publication remonte à 1974, et depuis, sous la direction de J.-P. Durix, pas moins de dix-huit numéros ont vu le jour, dont certains centrés sur un auteur (Soyinka, Naipaul, Coetzee, Atwood, etc.). Ce dernier bulletin couvre un champ des plus vastes. Il s'ouvre par une réflexion théorique sur les problèmes posés par l'imaginaire « postcolonial », ainsi au travers d'une confrontation entre Beckett et Wilson Harris (U. Schäffer), d'un article sur Soyinka, et par une remise en cause de nombre de concepts (postcolonialisme, colonialisme, tiers-mondisme, etc.) par D. Mengara. Il est vrai qu'à vouloir trop organiser et découper ces univers par des concepts rigides, nous avons tendance à perdre la diversité extrême de ces littératures, et le continuum historique qu'elles représentent. Par ailleurs, il est évident que la littérature des colonisateurs a beaucoup partagé, en termes d'expérience, avec celle des colonisés. C. D. Balzer, toujours dans cette première partie, croise le fer avec notre amie J. Bardolph à propos du *Famished Road* de Ben Okri.

Après quoi l'on aborde l'Inde, avec une interview de B. Mukherjee, qui nous conte ses déboires au Canada et aux Etats-Unis, et tout ce qu'elle reconnaît devoir à Naipaul. L'Afrique est représentée par deux articles, l'un sur Femi Fatoba, l'autre sur Coetzee, fort intéressant, même si l'on peut douter de l'optimisme de S. Collingwood Whittick qui voit dans

nombre de personnages de cet auteur, à l'opposé du Jacobus Coetzee de *Dusklands*, des exemples de « colonisateurs qui se refusent ». Malgré tout, et contre leur gré, ils participent au système et représentent aussi des figures de l'impuissance.

Enfin, quelques pages sont consacrées à la Caraïbe et à l'Australie, en particulier avec un article de P. François, « Psycho-ontological Evil in P. White's *The Solid Mandala* » où l'on trouvera un éclairage intéressant sur cet auteur à partir de Jung et de Dostoïevsky.

■ Jean SÉVRY

Pour tous renseignements : J.-P. Durix, Faculté des Langues, 2, bd Gabriel, 21000, Dijon.

Vous trouverez un index fort utile pour *Commonwealth* (vol. 1 à 10), ainsi que pour *Echos du Commonwealth* (vol. 1 à 8), Presses universitaires de Dijon, 1988, 10 p. ; de la même façon, pour ce qui est de la revue américaine *Research in African Literatures* dont nous vous avons parlé dans le précédent numéro, il existe un catalogue index, 1970-1988, University of Texas Press, vol. 20, n°4, Winter 1989, 181p.

Le dernier numéro de BAL vient de sortir (vol. 27, n°3, Fall 1996). Au sommaire, en plus d'articles sur la littérature du Maghreb, des essais sur celle du Nigeria (Achebe, la « littérature des marchés »), un débat de plus sur les identités raciales (A. Appiah), ainsi que d'abondants comptes-rendus de lecture.

■ MANDELA NELSON, *UN LONG CHEMIN VERS LA LIBERTÉ*, TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR JEAN GUILOINEAU, PARIS, FAYARD, 1995, 659 P., 160 F (LONG WALK TO FREEDOM, LONDRES, LITTLE BROWN & CO, 1994 ; ÉGALEMENT EN LIVRE DE POCHE, LONDRES, ABACUS, 1995, 768 P, £ 8.99)

Quand un homme politique prend la plume pour écrire ses mémoires, tout est à craindre. De De Gaulle à Mitterrand, nous avons été abreuvés de ce genre de livres qui connaissent leurs pesanteurs internes : c'est qu'ils représentent une façon de prendre définitivement une place dans l'histoire d'un pays, afin d'y laisser une marque. On peut également dire de ces écrits qu'ils « font » de l'histoire.

Ce livre composé à partir de 1974 est important pour comprendre ce qui s'est passé en Afrique du Sud depuis une quarantaine d'années. Il est riche de renseignements sur l'organisation de la résistance à l'Apartheid, sur les rivalités ayant pu exister entre ANC et PAC, sur la distance fraternelle prise à l'égard du SACP (parti communiste). A le lire, on sent aussi à quel point un poste de responsabilité peut isoler un leader de ses militants, car il y a des moments où il lui revient de choisir le cap. De la même façon, on apprend beaucoup de choses sur la lutte armée, sur la vie en prison, de Robben Island à Pollsmoor, sur la méfiance têtue dont l'auteur doit faire preuve lorsque le pouvoir blanc lui tend des pièges dans lesquels il ne doit absolument pas tomber, ainsi en lui proposant d'organiser son évasion.

Mais très rapidement on s'aperçoit qu'il s'agit aussi et en même temps